

Die Wand, Le Mur invisible, EdT 2. La chatte.

Depuis « C'est ce soir-là que la chatte arriva chez moi. » (p. 56) jusqu'à ... « un être humain dissimulant une hache derrière son dos. » (p. 61).

Situation et caractérisation :

A commencé à se mettre **en place un nouveau mode de vie**. Du 16 mai au 20 mai, la narratrice a péniblement planté ses pommes de terre ; le beau temps est revenu et si Bella lui donne beaucoup de travail, elle l'approvisionne régulièrement et abondamment en lait : « Très vite elle était devenue pour moi bien plus importante qu'un animal qu'on entretient parce qu'il est utile. (...) **Mes animaux étaient tout ce qui me restait et je commençais à me sentir le chef de notre étrange famille.** » (p. 55).

Ainsi a-t-elle réaménagé le chalet et organisé sa vie **en fonction des labeurs** qu'elle accomplit quotidiennement pour continuer à vivre.

Or **le soir du 30 mai** surgit, apeuré et transi, un autre animal qui deviendra une compagne de plus en plus importante et qu'elle ne nommera jamais autrement que **la chatte** (en allemand, « le chat ou la chatte » se disent identiquement « *die Katze* », « *die* » étant le déterminant féminin ; il existe aussi le terme « *Die Muschi* », mais attention, il a pris un sens très vulgaire et obscène comme en français). Notons que pour la narratrice il s'agit bien d'un chat femelle, élément féminin dont elle se sentira particulièrement proche. Il faut nous fier aux deux traductrices.

Va s' inaugurer dans les pages que nous avons retenues, **un apprivoisement progressif et respectueux** du félin, fondé sur une observation scrupuleuse du comportement et une attention constante à ses craintes et besoins. L'extrait trouve donc son unité dans **une sorte d'étude éthologique** de ce nouvel animal familier, preuve une nouvelle fois de l'intérêt que porte la narratrice à la nature mais aussi à l'atténuation de sa solitude. À la suite de la mort de Lynx, elle sera même l'animal le plus proche d'elle (cf. 3e § p. 59).

La chatte va contribuer au **rythme** des jours et des nuits en fonction de ses allées et venues et de ses besoins naturels : manger, sortir, chasser, dormir, trouver un refuge dans le chalet auprès de la narratrice dont on ignore aussi le nom jusqu'à la fin de l'oeuvre.

Ainsi s'instaurera entre elle **un rapport**, si ce n'est de parfaite égalité, du moins de plus en plus **affectueux, voire de parité existentielle entre l'humaine et cette autre** qu'est la féline, ce qui n'empêche pas les comparaisons entre elles deux, et surtout une différenciation d'avec le chien.

De la même façon que s'élabore une nouvelle personnalité de l'héroïne, la chatte va elle aussi **s'adapter** et, sans cependant renoncer à sa nature de chat, abandonner la sauvagerie pour mieux se réapproprier une domesticité qui l'a primitivement traumatisée. On pourrait presque parler d'**apprivoisement réciproque**.

Projet ou perspective de lecture :

Dans quelle mesure la chatte symbolise-t-elle **une autre forme de vie animée, une animalité autre** que celle du chien, mais qui s'inscrit aussi dans **un rapport spéculaire avec l'humanité** de la survivante, nouvel aspect de **l'expérience de la nature** ?

Structure du passage :

- 1) Arrivée et recueillement de la chatte ; premier portrait et hostilité réciproque avec le chien (p. 56-57).
- 2) Première adaptation de la chatte qui suit d'abord un rythme diurne humain (sortir le jour et dormir la nuit). **Premier aboutissement** : apparente conduite en « véritable chat domestique » (bas p. 57).
- 3) Ses relations avec les autres êtres vivants, d'abord avec le chien, puis, et surtout, avec l'humaine. Tentative d'explication de son extrême méfiance (p. 58).
- 4) Allusion au présent de l'écriture, réflexion sur le regard et son rapprochement (p. 59).
- 5) Retour au passé de la narration rétrospective et tableau d'ensemble. **Deuxième aboutissement** : « Nous étions donc quatre, la vache, la chatte, Lynx et moi. » (bas p. 59).
- 6) La profonde différence de la chatte : un individu singulier (p. 60). **Troisième aboutissement** : une présence quotidienne rassurante (p. 61).

Commentaire :

I- Le récit pittoresque d'une rencontre qui va s'inscrire dans le temps.

À l'aide de la traditionnelle alternance passé simple / passé composé, la narratrice nous livre les **différentes étapes** de la découverte de la chatte et les débuts de son séjour auprès d'elle. On est frappé par la **vivacité du récit** qui mène parfois à sourire.

Ce qui est paradoxalement **drôle** ce sont les réactions de la chatte et du chien tels qu'on peut aisément imaginer entre les feulements et les griffures de la première et la curiosité un peu balourde du second qui se fait gronder comme un enfant et va, tout penaud, se réfugier sous le poêle. On pourrait presque songer à un dessin animé cf. la deuxième moitié de la p. 56).

Le **regard affectueux et anthropomorphique** que porte la narratrice vis-à-vis de ces animaux, participe du **comique** de la scène et ce registre concerne principalement Lynx, à la fois très canin et très puéril (cf. début du 2e § p. 57, bas de la p. 57).

Les mouvements extrêmement vifs, voire imprévisibles de la féline, la naïveté et l'insistance de Lynx sont évoqués avec exactitude et donnent le **rythme** du récit, tout comme l'attention de la narratrice (cf. par exemple, la première phrase du dernier § p. 58 ou encore l'avant-dernier § p. 59, l'observation de la scriptrice se colorant alors de tendresse pour mieux souligner le dévouement solidaire du chien).

Les exigences de la chatte tout comme ses réticences dues à sa peur occasionne une jonction continue entre l'extérieur et l'intérieur dont le lecteur peut aussi s'amuser tout en ressentant le léger agacement de la narratrice. **En fonction de sa propre expérience d'animaux domestiques, le lecteur se fait narrataire** et participe à l'élaboration du récit grâce à son imagination et une identification avec la femme (cf. l'avant-dernier § de la p. 60) ; la conséquence en est une nouvelle tâche « pénible » de bricolage pour aménager une sorte de **chatière** derrière l'armoire.

Ainsi et peu à peu, la chatte va devenir une compagne essentielle, phénomène qui s'accentue après la mort de Lynx, et même son **interlocutrice** privilégiée : « Elle a pris l'habitude de me répondre lorsque je lui parle. » (bas de la p. 60). S'en suit un joli dialogue un peu naïf à la manière de l'écrivaine Colette où l'héroïne imagine les paroles sous-entendues du chat. Aussi est-elle même devenue **une compagne d'écriture** : « Pendant que j'écris ces lignes, elle est couchée devant moi sur la table (...) Il lui arrive de me regarder longtemps » ... (haut de la p. 59). S'est ainsi élaborée

une relation de connivence, voire d'interdépendance : ... « elle a peut-être compris que nous dépendons l'une de l'autre » ... (3e § p. 59).

En fonction de sa culture, le lecteur peut bien sûr penser au poème des « Chats » de Baudelaire (particulièrement le premier quatrain et les deux tercets) :

« Les amoureux fervents et les savants austères
...
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes
...
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques. »

Le chat ainsi est certes un compagnon, un confident ; cependant il reste un être mystérieux, indépendant, voire insaisissable, qui fascine la narratrice d'où l'éloge qu'elle en fait.

II- L'éloge du chat :

La chatte est présentée comme **un chaînon intermédiaire** entre le chien domestique, Lynx, et la bête d'élevage qu'est Bella, la vache.

Son **éloge** se fonde principalement sur **la comparaison avec le chien**, à laquelle la narratrice procède régulièrement ; là encore l'anthropomorphisme voulu de la part de celle-ci colore le texte d'humour : ... « elle parut bientôt se méfier moins de Lynx que de moi. Elle n'en redoutait plus de mauvaise surprise et elle commença à le traiter comme une femme capricieuse traite son benêt de mari. » (2e § p. 58 dont on peut se donner le plaisir d'une lecture intégrale).

Bien que la narratrice aime sincèrement et profondément son « unique ami dans un monde pleine de labeur et de solitude » (haut p. 60) qu'est Lynx, elle ne peut s'empêcher **d'admirer davantage la chatte pour son indépendance**, sa passion irrépressible pour **la « liberté »**, alors que Lynx « avait besoin d'un maître. Un chien sans maître est l'être le plus misérable du monde » ... (il faudrait relire tout le 2e 6 de la p. 60). Là encore on songe à Baudelaire (« S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté »).

Si Lynx paraît tout comprendre et chercher à « consoler » notre personnage principal, ce sont les paroles de la chatte qui sont imaginées et retranscrites, comme nous l'avons vu précédemment (haut de la p. 61). **Le chien n'existe que dans sa domesticité, alors que le chat y échappe**, ou peut s'en extraire, quand il veut, ce qui le rend si estimable aux yeux de la seule humaine du chalet.

Certes la chatte a un **comportement ambigu** : **certes** elle dépend quand même de la narratrice pour son confort et sa nourriture (elle raffole du lait de la vache ce qui va beaucoup contribuer à son apprivoisement, quoiqu'elle puisse s'en passer en restant une redoutable chasseresse), **mais** elle demeure un animal farouche et volontiers sauvage. Le 2e § de la p. 60 est ainsi pleinement laudatif : « La chatte était bien différente, un animal courageux, endurci, **que je respectais et que j'admirais**, mais n'abdiquait jamais sa liberté. D'aucune manière elle n'était dépendante. »

Mieux encore, c'est désormais le femme qui dépend **affectivement** de la chatte : « En vérité, je dépend plus d'elle d'elle qu'elle de moi (...) sa chaleur passe doucement de son corps à mes paumes et me console. **Je ne pense pas que la chatte ait besoin de moi comme j'ai besoin d'elle.** » (3e § p. 59).

Chez la narratrice s'exerce toujours une **lucidité** ; elle a conscience que leurs besoins ne sont pas les mêmes : certes certains animaux ont besoin des hommes pour survivre, surtout le chien, et quand même un peu le chat qui est venu se réfugier chez elle et qui apprécie le lit ainsi que le lait, mais les humains ont besoin des animaux pour apprécier leur existence, surtout quand on est aussi seule que la narratrice. Ainsi la chatte s'avère-t-elle comme une compagne devenue indispensable et presque comme une égale qui lui est cependant parfois supérieure et parfois inférieure dans un jeu d'échanges mutuels. **Au fond qui apprivoise qui ?**

III- Humanité et animalité :

En vérité la chatte représente **une forme d'animalité à part**, essentiellement différente d'avoir les autres animaux, domestiques ou sauvages. Il s'instaure par là-même une autre relation entre la femme et elle, **un rapport spéculaire**, d'observation en miroir. En effet ce n'est plus l'humain qui contemple l'animal, mais au contraire, c'est la féline qui regarde l'humaine qui ainsi se voit dans ses yeux, comme en anamorphose (image déformée que rendrait un miroir courbe, en l'occurrence l'oeil du chat) : « Dans **le miroir de ses larges pupilles**, j'aperçois mon visage, petit et déformé. » (bas de la p. 60).

Ainsi la narratrice nouvelle-t-elle son expérience de la nature à travers les yeux et le comportement de la chatte ; elle fait de la même manière **une expérience de l'altérité** que le chat est beaucoup plus susceptible de lui offrir dans son indépendance farouche et néanmoins adoucie que le chien, aussi attachée que la narratrice lui soit. C'est surtout après la mort violente de Lynx que s'est opéré un rapprochement entre ces deux êtres féminins ; on a pu voir précédemment la confiance et le réconfort qu'elles se procurent mutuellement, même si la scriptrice reconnaît avoir plus besoin de la chatte que l'inverse, ce qui n'était pas le cas du chien (cf. le 3e § de la p. 59).

La chatte aussi fait une expérience de l'humanité bien différente de celle dont elle avait pu souffrir par le passé, tel que l'établit le **3e § de la p. 58** : « Elle avait dû faire de **mauvaises expériences avec mes semblables**. Je sais trop comme les chats sont traités la plupart du temps, surtout à la campagne, pour m'en étonner. » ; conscience si aiguë et sensible de l'héroïne qu'elle adapte particulièrement son comportement pour mieux accueillir sa nouvelle hôte : « Je me montrais envers elle d'humeur toujours égale, m'en approchais avec précaution et jamais sans lui parler. » (id.) ; ses soins sont récompensés au milieu de l'été (« fin de juillet ») quand elle vit la chatte « venir frotter sa tête contre moi ... la glace fut rompue » ... (id.).

La chatte reste cependant méfiante vis-à-vis des humains et la narratrice lui donne raison : là encore il y a **une déconsidération du règne humain en faveur du règne animal** ; on a pu insister précédemment sur le **pessimisme** de la narratrice, et sans doute également de l'autrice, quant à la violence plus ou moins dissimulée des rapports sociaux, surtout des hommes vis-à-vis des femmes ; c'est même l'un des thèmes majeurs des romans de Marlen Haushofer. C'est comme si l'instinct félin de prudence se voyait justifié par la narratrice : cf. le dernier § de la p. 58 et particulièrement : ... « mais qui sait, peut-être que la chatte me connaît mieux que je ne me connais et pressens ce dont je pourrais être capable. » **Cette distance critique à l'égard de ses « semblables » s'étend donc à elle-même** comme si elle craignait en elle une certaine atavisme de la violence.

Cette « prescience » supposée du chat est pleinement en écho avec l'angoisse d'une intrusion humaine ; la chatte la rassure certes, mais « Ce n'est qu'au matin, quand le petit corps se blottira contre mes jambes, que je me laisserai sombrer dans un sommeil plus profond, mais jamais trop profond car je dois me tenir sur mes gardes. » (2e § p. 61). En effet : « Quelqu'un pourrait se glisser par la fenêtre, un être humain dissimulant une hache derrière son dos. » (fin du passage, milieu p. 61). A la première lecture on ne comprend guère cette **phobie** puisqu'elle est bel et bien seule, mais

ce n'est pas vraiment une remarque prémonitoire, puisque le récit en fait commence par ce qui est raconté dans les dernières pages : le massacre à la hache du taureau et du chien par l'homme terrifiant et surgi de nulle part. Et même si, par réflexe, l'héroïne l'a tué d'un coup de fusil, il n'en reste pas moins **une menace planante** : et s'il y avait d'autres survivants au sein du périmètre clos par le Mur tout aussi agressifs ? En vérité on comprend, voire on partage cette inquiétude dont elle ne peut se défaire malgré la présence câline de « son » chat.

D'ailleurs la chatte, en dépit de son apprivoisement, reste **un être mystérieux** et impénétrable, ce qui la rend fascinante. Ainsi au premier § de la p. 59 (relire l'ensemble) : ... « Il lui arrive de me regarder longuement moi aussi mais jamais aussi longtemps que le mur (du chalet) ». Pourtant la réflexion qui suit sur **la force en retour du regard humain** révèle à quel point la narratrice sait que « les yeux humains » peuvent être désagréables « à un animal plus petit. Je n'aimerais pas, moi non plus, être regardée par des yeux de la taille d'une soucoupe. » (2e § p. 59). Il y a donc une **connivence de la narratrice avec les animaux qui peut la pousser à ressentir ce qu'ils éprouvent, mais aussi pour l'animal un mystère du côté des hommes**. C'est une sorte de contrat de confiance à sans cesse élaborer et renouveler. On ne peut qu'être frappé par **la pénétration psychologique** de la narratrice, même si elle est forcément colorée d'un certain **anthropomorphisme**. Les remarques se font en fonction d'un inévitable parallélisme de sensations, justifié par le fait que tous les êtres vivants partagent le même monde.

Conclusion :

C'est **une double expérience de nature** qui se voit développée dans notre extrait : la chatte et la femme, qui font partie de la nature au sens large, s'observent, s'apprivoisent, se complètent peu à peu et acceptent une compagnie réciproque intime. Ni l'une ni l'autre n'abandonnent la nature de son être. Certes la narratrice en tant qu'être humain se méfie d'elle-même et comprend la chatte ; c'est pourquoi elle **respecte** pleinement sa prudence, son rythme et ses habitudes. De même que la chatte a compris qu'elle n'avait rien à craindre, bien qu'elle reste sur ses gardes : c'est donc **une double adaptation de l'homme à l'animal, de l'animal à l'homme** qui s'est peu à peu construite.

La spécularité a abouti ainsi à une mutuelle reconnaissance dans ses qualités, ses possibilités, mais également ses empêchements. Il s'agit de respecter et de vivre avec l'autre fût-il non humain, fût-il non félin.

Faire l'expérience de la nature, c'est faire l'expérience de l'altérité, comme nous l'avons dit. Faire l'expérience de la nature, c'est aussi faire une expérience hors du champ de la société, loin des hommes ; une expérience **réciproque**, car chacun, aussi différent soit-il, apprend à s'entraider en s'apportant du réconfort et une estime mutuelle.

Indirectement **la conscience des lecteurs** se voit interpellée : nous-mêmes, quelles relations avons-nous avec les animaux qui nous ont plus ou moins proches ?

